et la médecine constitutionnelle. Aurait-il dit avec Adalbert Czerny, son contemporain, professeur de pédiatrie à Berlin, que c'est le médecin qui doit élever l'enfant? Voilà une expression de la politique. Mais les auteurs ont relégué dans une sorte de «coda» mal intégrée avec le reste de leur texte tout ce qui concerne von Pirquet comme membre des organisations comme la Société autrichienne pour la santé populaire (*Volksgesundheit*) et son journal, *La santé populaire, journal pour l'hygiène sociale*.

Dorffner et Weippl nous font-ils comprendre plus profondément qu'avant la vie et les temps de cet important pédiatre viennois? Oui et non: ils ne nous donnent pas d'index, mais Wagner manque de bibliographie; la bibliographie de Dorffner et Weippl comprend toutes les publications de von Pirquet ou presque, mais il semble que les auteurs ont utilisé une collection de separata, où manque la pagination exacte; on ne trouve pas dans leurs sources secondaires les historiens de l'hygiène sociale. Le livre de Dorffner et Weippl est un très beau volume, bien illustré, grâce à des subventions provenant de plusieurs sources, y compris la Clinique pédiatrique elle-même et MacDonald; quant à lui, Wagner nous donne des courbes intéressantes mais mal imprimées, qui aident à expliquer le système de standardisation de la nutrition pédiatrique, produit de l'esprit d'invention graphique de von Pirquet.

Pauline M. H. Mazumdar, Toronto (CDN)

Engstrom, Eric J.: **Clinical psychiatry in imperial Germany.** A history of psychiatric practice. Ithaca, London, Cornell Univ. Press, 2003. XII, 295 p. (Cornell studies in the history of psychiatry). \$ 49.95; £ 29.95. ISBN 0-8014-4195-1.

Nous avons en main un livre intelligent, sensible, très documenté et qui devrait selon toute vraisemblance devenir un classique. A regarder rapidement l'ouvrage, on pourrait s'attendre à un travail de synthèse des différentes études qui ont été publiées ces dernières décennies sur la psychiatrie au XIX^e siècle. Or ce n'est nullement ce type de contenu. Ou plus exactement, ce livre est une synthèse au sens où il sait offrir au lecteur un cadre général mais qui ne s'en contente pas et développe un argumentaire solide tout au long de ce travail. Postulant que la psychiatrie asilaire n'a pas été la seule pratique en cours au XIX^e siècle et qu'elle a rencontré une vive concurrence, en quelque sorte, de la part de tout un ensemble d'hommes qui envisageaient leur discipline et leur pratique médicale différemment, E. Engstrom se donne pour objectif d'analyser cette autre psychiatrie, une psychiatrie plus universitaire, cultivant l'esprit du laboratoire, de l'institut de recherche et d'enseignement, en plus d'une pratique clinique alimentée par cet effort de connaissances. Ces cliniciens ne se reconnaissaient pas particulièrement dans l'objectif de la médecine mentale du premier dix-neuvième siècle laquelle, à l'instar de Jean-Etienne-Dominique Esquirol en France, cherchait à construire un espace de protection et d'isolement au sein duquel les malades seraient à l'abri des tourments de la vie et sous le regard plus ou moins bienveillant du personnel soignant, ou de ce qui pouvait en faire office.

Le livre d'Engstrom n'est donc pas une nouvelle monographie sur un nouvel asile, mais porte au contraire sur une génération de psychiatres qui ont cherché à introduire une alternative à ce modèle. L'ouvrage permet ainsi une réflexion plus générale sur

la crise du modèle asilaire dont on pensait encore récemment qu'il avait reçu tout au long des XIX^e et XX^e siècles un appui général et permanent. Au contraire, ce modèle a reçu très tôt de vives critiques et il est donc capital de suivre et d'analyser les propositions de remplacement proposées. A ce titre, le cas allemand est sans nul doute original, car il semble bien qu'il n'ait pas été poussé aussi loin, dans sa réalisation, dans un autre pays européen.

Outre son introduction, qui répond parfaitement à ce que peut attendre le lecteur, l'auteur analyse en sept chapitres, souvent denses, l'émergence d'une manière d'être psychiatre, et par là insère son travail dans une histoire sociale des classes moyennes émergentes dont les psychiatres universitaires sont un exemple très illustratif. Après avoir familiarisé le lecteur avec un état des lieux de la psychiatrie allemande, Engstrom prend l'exemple représentatif de Wilhelm Griesinger dont il fournit, au moins pour le lecteur peu familier avec l'histoire allemande, une analyse éclairante sur la constitution d'une culture professionnelle au sein de laquelle les techniques d'une discipline s'enchevêtrent à un projet que l'on pourrait quasiment qualifier de politique. Ce chapitre est assez représentatif du livre: de Griesinger, on sait évidemment la phrase trop fameuse: «la maladie mentale est une maladie du cerveau». Engstrom ne cesse tout au long de son ouvrage de nuancer toute interprétation qui serait trop générale, trop affirmative de la situation, bref d'éviter ce genre d'affirmations car l'Histoire ne retient souvent que celles-ci; si l'historien doit servir à quelque chose, c'est au moins à pointer les autres éléments qui constituent notre passé. Les chapitres 4 et 5 portent sur les délimitations de cette nouvelle culture professionnelle d'une psychiatrie qui se veut scientifique, objective en somme, et irréprochable tant sur les faits qu'elle affirme que sur les directions à suivre pour saisir et gérer la folie. Car c'est bien la difficulté de cette confrontation avec ce phénomène aussi inattendu et pourtant si révélateur du comportement humain pour lequel ces psychiatres cherchent une solution. La transmission des connaissances est donc fondamentale et le chapitre qui porte sur les pratiques de circulation des connaissances est tout à fait novateur. Et puisque le laboratoire ne suffit pas, il faut mettre en place des mesures de prévention, instaurer d'une certaine manière un cordon sanitaire face à la possible éclosion de la folie. C'est sur ce chapitre, plus classique, que se termine l'ouvrage avant une conclusion réussie.

Engstrom, au-delà des intentions et des discours qui les accompagnent, nous fournit une étude fouillée sur le comment de cette pratique psychiatrique. Il n'y a guère de livres en histoire de la psychiatrie capables de tenter d'aussi près l'étude de la pratique du psychiatre au quotidien. Qu'est ce que fait un psychiatre quand il parle de clinique? Qu'entend-il par ce terme – aussi massivement utilisé qu'il peut être ambigu? Comment se déroule l'étude des malades? Quelles sont les modalités de l'enseignement, les relations entre les internes et le maître? Telles sont quelques-unes des thématiques abordées. Par ailleurs, il scrute la culture de ces médecins. Loin de les considérer comme des gardiens d'un ordre social immuable, Engstrom révèle leurs choix politiques, leurs stratégies aussi importantes à l'intérieur de leur profession que face au corps social avec lequel ils doivent composer et négocier.

L'auteur n'ignore pas non plus le jeu social dans lequel cette pratique psychiatrique s'instaure. Quelle est la logique culturelle de ces psychiatres universitaires? Ils sont à la fois nouveaux, doivent donc se faire une place sur la scène médicale et sociale et en même temps, on ne peut les considérer comme situés en dehors des lieux de pou-

voir et de régulation qui composent le monde social. Le livre parvient à fournir une illustration convaincante de cet «entre-deux». En maintenant sa ligne de départ, qui demeure une analyse des situations et des réalisations, Engstrom explore les objectifs de ces psychiatres. Par dessus tout, ces derniers sont soucieux de faire de leur discipline une science plutôt que de prolonger le paternalisme de l'asile. Pour cela, il faut combattre et obtenir des laboratoires de recherches et favoriser le développement de la transmission des connaissances. Les pages sur ces aspects sont particulièrement éclairantes et nous offrent un beau panorama d'une histoire où se croisent le social, l'économique et le politique. En somme, une histoire complète à un moment donné, en l'occurrence cette période impériale dont Engstrom illustre, par ses propos, l'importance, un livre sur des psychiatres plutôt que sur la folie ou a fortiori sur les patients, mais où la folie n'est pas nécessairement appréhendée de la même manière que chez le médecin d'asile. Car c'est aussi un des mérites du livre que de rappeler que si la folie est souvent un problème, celui-ci se définit différemment selon les personnes et les instances sociales qui s'y confrontent.

Tout livre d'histoire de la psychiatrie n'échappe que difficilement aux débats internes à la petite communauté des spécialistes. L'ombre de Michel Foucault plane sur ce champ. Etudiant l'émergence d'une catégorie de psychiatres, Engstrom aborde frontalement la question du pouvoir de cette catégorie et des stratégies mobilisées pour instaurer celui auquel elle peut prétendre: un pouvoir scientifique mais aussi d'expertise du social. Engstrom reconnaît une filiation avec l'œuvre de Michel Foucault mais son travail se place à mon sens dans une proximité encore plus grande avec les travaux du sociologue français Robert Castel. Quoiqu'il en soit, Engstrom a trop travaillé sur les psychiatres pour éviter de les cantonner dans un simple rôle d'annexe de l'Etat. Les relations entre les psychiatres universitaires et les instances politico-administratives s'articulent autour d'enjeux multiples qui se déploient dans des procédures d'entente, de négociations et de divergences. Si le contrôle social n'est pas l'expression la plus adéquate pour résumer l'attitude des psychiatres, Engstrom n'omet pas de préciser qu'un des objectifs majeurs de ces adeptes d'une psychiatrie clinique est la mise en place de mesures de prévention et de prophylaxie perçues le plus souvent comme autant d'éléments de rationalisation scientifique dans les méthodes proposées par la communauté psychiatrique. C'est à travers l'étude de ces volontés qu'Engstrom reprend les catégories de «discipline» et de «contrôle» qui sont, on le sait, une terminologie prisée par le langage foucaldien. Dans la mesure où les critiques de Foucault lui ont souvent reproché son manque d'intérêt pour l'histoire, ce reproche ne peut s'appliquer à Engstrom qui contextualise avec talent son objet d'étude. En conséquence, son utilisation de la terminologie foucaldienne lui permet d'éviter une analyse naïve des psychiatres sans pour autant déployer une charge démesurée à leur endroit. Elle est une tentative de comprendre au mieux ce qui s'est passé. C'est l'objectif d'une investigation historique et celle-ci est, dans ce livre, menée de manière convaincante.

Jean-Christophe Coffin, Paris (F)